

Adieu Jo

■ Citation : *JAMC*. Le 28 août 2017; vol. 189 : p. E1094-1095. Doi : 10.1503/cmaj.161384

Vous avez rêvé à Georgina la nuit dernière. Vous l'avez vue assise dans un fauteuil violet faisant dos à la fenêtre de la salle d'attente. Elle jasant avec une autre personne en gesticulant de ses mains noueuses et en riant. C'était bien Georgina, ou Jo, comme vous aviez pris l'habitude de l'appeler. Vous ne vous rappelez pas à quel moment elle vous a demandé de l'appeler par son diminutif, mais vous savez que ça venait d'elle. En présence d'autrui, elle vous appelait « docteure », mais quand vous étiez seules toutes les deux, elle vous appelait par votre prénom, quelque chose qu'elle avait commencé à faire spontanément, mais seulement après que vous ayez vérifié sa tension artérielle et ausculté ses poumons des dizaines de fois. Dans votre rêve, elle se retourne et vous regarde, avec sa courte chevelure blanche, ses boucles d'oreilles d'argent ciselées comme des araignées de dentelles agrippées à ses lobes imposants et elle vous dit : « Vous êtes encore enceinte, docteur? »

Vous vous réveillez et vous pensez à elle. Depuis combien de temps toussait-elle? Vous lui prescrivez des inhalateurs, vous traitez une pneumonie occasionnelle, vous la mettez en garde (tant de fois) contre la cigarette. Lorsqu'elle s'informe, sans jamais se plaindre, au sujet de ses douleurs articulaires, vous lui prescrivez les anti-inflammatoires et les onguents habituels.

« Il faut vérifier votre tension artérielle si vous prenez ces médicaments, Jo. Et ils peuvent être durs pour votre estomac et vos reins. »

« Tout ce que vous voudrez, docteur. Ça ne me dérange pas. Je suis une bonne patiente. »

Vous vous connaissez depuis longtemps et au début, vous vous rendiez dans le modeste bungalow gris au bout du chemin de gravier, à Ballantrae.

« Je viendrai saluer Russ », disiez-vous.



DragonImages/Stock

« Ça serait super, Gwen. »

Et vous les trouviez là, assis ensemble dans la cuisine sombre à vous attendre – Jo et son cher compagnon. Le linoléum était-il bleu? Vous parliez de golf, vous alliez vous assurer qu'il était confortable, et pour le rassurer, vous alliez lui promettre de revenir bientôt.

« Merci bien », disait Russ. Puis Jo vous raccompagnait jusqu'à l'entrée en gravier, les larmes aux yeux. Vous passiez votre bras à son cou. Vous saviez que toute la famille allait être réconfortée. Jo allait raconter à chacun ce que vous aviez fait. Vous les connaissiez tous parce que Jo

vantait leurs mérites. Elle avait tous les soucis et toutes les inquiétudes d'une mère et d'une grand-mère, et pourtant elle avait cette tendresse et cette générosité qui allaient au-delà de la santé et des finances. Et elle avait partagé une partie de cela avec vous.

« Jo, vous n'étiez pas obligée d'acheter quoi que ce soit pour le bébé. Vous êtes trop gentille. »

« Elle vous a plu, la petite dormeuse, docteur? J'y ai bien pensé. Rose, pour une fille. »

Sa toux s'est aggravée. Parfois, les radiographies sont trompeuses, mais rare-

ment les scintigraphies. L'intervention chirurgicale est planifiée, exèrèse d'une partie du poumon. Jo déclare qu'elle va passer à travers.

« Je suis une bonne patiente, docteure. Tout le monde m'aime à l'hôpital. Je fais



même rire les infirmières. Le chirurgien s'occupe de tout. »

Vous vérifiez régulièrement son poids, sa respiration, sa tension artérielle. Les consultants envoient leurs rapports. Tout semble vouloir bien aller. Jo paraît forte, et après quelques semaines, elle se prépare à participer à une activité paroissiale.

« Beau travail, Jo; vous êtes une inspiration pour moi. Vraiment, on dirait le lapin Duracell : vous ne vous arrêtez pas. »

Il y a quelque chose dans le sourire de ce petit bout de femme. Elle se présente fidèlement à ses rendez-vous, elle n'en rate aucun, n'est jamais en retard. Elle vous rap-

pelle d'ausculter ses poumons. Et vous y pensez toutes les deux, mais elle ne parle jamais ouvertement de ses peurs : le grand « C » reste tapi dans l'ombre, mais fait partie du programme. Vous comprenez toutes les deux qu'il y aura une routine à suivre, comme si le rituel allait le maintenir à l'écart. Vous vous mettez à espérer que la surveillance périodique déjoue la récurrence. La surveillance devient un peu plus qu'un simple dépistage, elle devient un talisman : si on la suit méticuleusement, ce sera comme d'installer une trappe à souris en espérant que la souris comprenne qu'elle ferait mieux ne pas revenir.

Mais la surveillance n'a rien de magique – ce n'est que de la surveillance. Un jour, d'autres taches apparaissent à l'autre poumon et la chirurgie ne fait pas partie des options. Jo et vous discutez de radiothérapie.

« Je sais qu'il n'y a pas de remède. Ça ne fait que retarder les choses, mais ça me va. J'en ai parlé avec ma famille et voici ce que je veux faire. »

Vous êtes d'accord. Vous lui demandez si elle veut appeler son fils, Lloyd, mais elle dit que non.

C'est tellement cliché de dire « avoir su ». Ça signifie que vous n'êtes pas responsable de ne pas avoir pu ou voulu voir ce qui s'en venait.

Jo est plus voutée après ses traitements de radiothérapie. Elle a besoin d'une canne pour avancer dans le couloir. Ses pantalons lilas sont remontés très haut. Elle porte une broche en forme d'ange de la compagnie Avon au col de son chemisier fleuri.

« Là, j'ai vraiment une vilaine toux, docteur. Ils m'ont dit que je devais m'y attendre. C'est à cause de la radiothérapie. Ils m'ont donné un médicament pour la toux, mais ce n'est pas fameux. »

Rien ne semble agir. C'est le long couloir noir où vous faites votre possible, mais où on ne peut pas s'attendre à des miracles. Vous vous absentez quelques jours. A posteriori, vous vous dites que vous y aviez droit. Ça aurait pu être une conférence, une réunion à l'université, mais cela n'a pas d'importance. Une de vos secrétaires vous dit que Georgina s'est présentée et que,

pour la toute première fois, elle s'est plainte de la trop longue attente.

« Nous l'avons placée sous les soins du médecin résident jusqu'à votre retour, mais honnêtement, je ne l'ai jamais vue comme ça. »

Une douleur insupportable à la cuisse. La radiographie montre une masse; la scintigraphie osseuse confirme une tumeur au fémur. Vous télécopiez le rapport à son oncologue. Vous appelez Jo. Pourquoi n'est-elle pas surprise? Elle est contente d'avoir droit à la morphine.

« Il y a longtemps que je viens vous voir. Et vous le savez, ce n'est pas mon genre de parler au personnel de cette façon. Ça faisait juste trop mal. Je voulais vous voir, mais vous n'étiez pas là et je ne savais pas quoi faire. »

Vous lui dites qu'elle a fait ce qu'il fallait faire. Elle vous dit que l'oncologue l'a appelée et qu'il veut réduire sa masse à la cuisse avec de la radiothérapie.

Toute chétive, elle reçoit régulièrement le traitement de radiothérapie pour sa jambe. Ses traitements sont fastidieux, alors vous lui parlez au téléphone. Cela semble à peine possible, mais pendant quelques semaines, vous la perdez de vue.

Lorsque vous finissez par avoir de ses nouvelles, vous apprenez qu'elle a été admise à l'hôpital local pour une fracture pathologique. Son fémur s'est cassé au niveau de la tumeur. Elle refuse toute autre intervention puis, un jour, voilà, c'est fini. Elle meurt, comme ça. Elle est partie, alors que vous auriez eu tant d'autres choses à lui dire. Bien sûr, elle fait partie de sa famille, mais elle fait un peu partie de vous aussi. Vous appelez Lloyd et vous laissez vos condoléances sur son répondeur. Alors, voilà, c'est fini.

Gweneth Sampson, M.D., M.Sc.
(santé communautaire)

Professeure adjointe, Faculté de médecine, Université de Toronto, Toronto (Ontario).

Cet article a été révisé par des pairs.

Il s'agit de faits vécus. La famille a donné son consentement pour ce récit.